

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTREAL, SAMEDI 2 FEVRIER 1884.

No. 7.

## LE MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 50  
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

## LE JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00  
6 mois, - - - - - 1.00  
3 mois, - - - - - 75  
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GERANT.

## Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 2 FEVRIER 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

### SPES ULTIMA

Pendant qu'un roi sans cœur les marchandait là-bas,  
Nos ancêtres avaient, sous le feu des combats,  
Conservant jusqu'au bout l'espérance dernière,  
En chevaliers sans peur, tenu haut leur bannière.  
Peuple vingt fois trahi, vendu, sacrifié,  
Pour défendre le sol qui leur fut confié,  
Et plutôt que de voir leur patrie asservie,  
Ils avaient tout donné, leur fortune et leur vie,  
Ne réservant pour eux qu'une chose: l'honneur!  
Pendant qu'aux Trianon un prince ricaneur  
Accueillait, contempteur d'une épopée antique,  
Le récit de leurs maux d'un sarcasme sceptique,  
Aux excès effrontés des lupanars royaux,  
Nos pères, opposant leurs dévouements loyaux,  
Aux yeux de l'univers avaient, dans vingt batailles,  
Racheté de leur sang les hontes de Versailles!

Ils en furent payés par l'exil et l'oubli.

Dans les émotions d'un grand pas accompli  
Sur les âpres chemins d'une autre destinée,  
Tout entière à la gloire, et sans trêve entraînée  
Sur les pas du guerrier fatal qui, sans repos,  
Aux quatre coins du monde arborait ses drapeaux,  
La grande nation oublia la poignée  
De braves, par la faim et le glaive épargnée,  
Qui, fidèles quand même, aux bords du Saint-Laurent,  
Sous un sceptre étranger la nommaient en pleurant.

Le temps passe.

Au-delà de cent ans s'écoulèrent.  
Sous de nouveaux guidons les peuples s'enrôlèrent.  
Mais, bien que sous un joug inflexible penché,  
Nul peuple sous le ciel n'a fièrement marché  
Comme ce groupe épars d'abandonnés; la fibre

Du cœur resta, chez eux, indépendante et libre.  
Sous un autre drapeau, sous un autre pouvoir,  
Ils surent noblement accepter le devoir;  
Devenus les loyaux sujets de l'Angleterre,  
Ils pleurèrent toujours, mais ils surent se taire,  
Ne demandant à Dieu que leur part au soleil.

Et cependant, toujours—noble et touchant réveil!—  
Le plus humble d'entre eux, au seul nom de la  
[France,  
Sent encor poindre en lui quelque vague espérance.

A ce sujet, voici ce que nous racontait  
Notre vieux professeur de droit romain. C'était  
Un modeste savant, parisien de race,  
Qui commentait le code et récitait Horace  
Par cœur. Un pur hasard l'avait jeté chez nous.  
Il avait conservé son accent et ses goûts:  
Il grasseyait; et puis, tous les matins, à l'heure  
Où s'ouvrent les marchés, il quittait sa demeure,  
Et, d'échoppe en échoppe et d'étal en étal,  
Ainsi qu'un bon bourgeois de son pays natal,  
Il s'en allait lui-même acheter ses denrées.  
Il aimait la rumeur des foules affairées.  
Bonhomme s'il en fut, marchandant et causant,  
Il s'arrêtait parfois auprès du paysan,  
Et s'informait du prix des blés, de son ménage;  
Il lui parlait moissons, bestiaux, jardinage;  
Chacun le connaissait, et chacun écoutait  
Ce parleur dont l'accent surtout les déroutait.

Un jour, une vendeuse, alerte et bonne vieille  
Laquelle à ses discours prêtait souvent l'oreille,  
L'interpella disant:  
—Monsieur, vous jasez bien  
Sans doute, et cependant pas en vrai Canadien;  
Pas en Anglais non plus, ça ce voit, ça, bédame!

—Moi, dit le père Aubry, je suis français, madame.

—Français? eh ben, pardi, c'est dans nos environs;  
Pour être canadiens on n'est pas des Hurons;  
On est tous des Français, nous aussi, que je pense!

—C'est vrai; mais, moi, je suis un Français de la  
[France.

—De la France? eh ben, nous, de quel pays est-on?  
Sommes-nous par hasard des Français de Boston?  
Il n'est pas de Français sans France, que je sache!

Le bon vieux professeur riait dans sa moustache.

—Pardonnez-moi, dit-il, vous ne comprenez pas:  
Vous êtes nés ici; moi, je suis né là-bas.

—Vous êtes né là-bas, vous! dit la femme en transe;  
Vous êtes né là-bas!... dans notre vieille France?  
Vous en venez?

—Mais oui, dit notre humble savant,  
Pour vous servir. Bonjour, madame!

Mais avant  
Qu'il eût tourné le dos pour reprendre sa route,  
La vieille, qui craint fort que quelqu'un ne l'écoute,

Le saisit par la main, et, furtive, guettant  
Si quelque Anglais surtout n'est pas là qui l'entend,  
Pendant que son regard aux alentours surveille,  
S'approche du bonhomme et lui glisse à l'oreille  
Ces mots dits d'un accent qu'on ne peut définir:

—Dites-moi donc, à moi, là..... Vont-ils revenir?

Et, comme il achevait de conter cette histoire,  
Dans son émotion brusquant son auditoire,  
Le bon vieux professeur, faisant un demi-tour,  
S'en allait grommelant:

—Gueuse de Pompadour!

LOUIS FRÉCHETTE.



### MA FILLETTE

Avez-vous vu ma fillette?  
Elle a bien deux ans trois mois;  
Elle est toute gentille.  
Avez-vous vu ma fillette?  
La linotte sous le bois  
N'a pas plus charmante voix.  
Avez-vous vu ma fillette?  
Elle a bien deux ans trois mois.

Maman dit que c'est un ange  
Qui nous vint un jour des cieux;  
Papa dit que c'est étrange...  
Maman dit que c'est un ange!  
On admire à qui mieux mieux,  
Ses petons et ses grands yeux.  
Maman dit que c'est un ange  
Qui nous vint un jour des cieux!

La petiotte est joyeuse,  
Son rire a des bruits d'argent;  
Elle est douce, cajoleuse;  
La petiotte est joyeuse.  
Son babil intelligent  
Est trop comique vraiment.  
La petiotte est joyeuse,  
Son rire a des bruits d'argent.

Ses quenottes sont d'ivoire,  
Ses cheveux d'un brun doré;  
Ses yeux sont toute une histoire...  
Ses quenottes sont d'ivoire.  
On aime son air madré,  
Son petit ongle nacré.  
Ses quenottes sont d'ivoire,  
Ses cheveux d'un brun doré.

Vous connaîtrez ma fillette,  
Si vous la voyez parfois:  
Elle est toute gentille.  
Vous connaîtrez ma fillette.  
On dit que c'est très bourgeois,  
Mais j'adore son minois.  
Vous connaîtrez ma fillette,  
Si vous la voyez parfois!

Que les garçons sont donc bêtes  
D'ignorer ces bonheurs-là!  
Ca vaut mieux que bals et fêtes,  
Que les garçons sont donc bêtes!  
Mainte fille que voilà  
Pourrait donner tout cela...  
Que les garçons sont donc bêtes  
D'ignorer ces bonheurs-là.

H. BEAUGRAND.

## CHRONIQUE

Lorsque nos pères attendaient le navire qui, au retour de la belle saison, apportait les nouvelles de France, ils étaient moins anxieux que bon nombre de leurs descendants attendant le prosaïque courrier portant la liste des numéros gagnants de la loterie des Arts Décoratifs.

Bon nombre de Canadiens y ont risqué quelques piastres et tenté la fortune ; combien ont gagné, je ne sais, mais j'espère que le sort aura été favorable à quelques-uns.

Une loterie, quelle belle chose..... avant le tirage ! On rêve, on voit, en fermant les yeux, son numéro en lettres de feu, sortir vainqueur ; on escompte d'avance le gros lot : on le place, on le dépense. L'un sera charitable ; il donnera une part aux pauvres, une plus grande à Dieu ; il achètera une maison, établira ses enfants, se reposera ; la vie lui sera douce, tout à l'avenir sera rose, bleu, facile et agréable. Il vit dans cette atmosphère d'espérance, et s'il perd, ce qui est probable, il aura toujours gagné quelques mois de douces rêveries. Un autre, plus jeune, rêve Paris, la France, les voyages. La vie ne fait que commencer pour lui, il n'en voit pas les ombres de la fin ; la vieillesse et ses misères sont loin, si loin qu'il ne peut les apercevoir. Il veut rire, s'amuser, et les écus facilement gagnés dansent encore plus facilement. Il perd, ce n'est rien qu'un rêve de plus qui s'envole, sans laisser de traces et sans interrompre cette joyeuse chanson de l'adolescence qu'il commence à peine à bégayer.

\*.\*

Celui-là est un amoureux de science ; son rêve porte une robe d'avocat, un diplôme de docteur, un brevet d'ingénieur. L'argent pour lui, n'est rien ; il ne voit que science, gloire, renommée. Le gros lot lui donnera l'indépendance, le calme de l'esprit et de l'estomac, qui plus d'une fois se révolte. Lettré, il aura une bibliothèque, des livres rares, il écrira et produira des chefs-d'œuvre. Savant, il renversera le problème de la pierre philosophale et convertira son or en quelque vil métal, qu'il façonnera au gré de son génie. Il perd, tant mieux ; s'il est marqué par le Seigneur pour créer quelque chose de grand, quelque chose d'utile, il doit payer sa dette à la misère ; il en sortira plus fort et plus vaillant. La misère, c'est le gros lot des hommes de génie ; c'est elle qui les forme et qui les fait supérieurs aux autres mortels.

Et cette jolie fille, pourquoi plonge-t-elle sa jolie frimousse, toute rouge d'émotion, dans ce journal tout frais arrivé de Paris. C'est qu'il est pauvre lui, et qu'un gros lot arrangerait bien des choses. Grand Dieu ! comme elle pâlit, quelle émotion s'empare d'elle ; aurait-elle gagné ? Hélas ! non, il s'en faut d'un chiffre ; et de grosses larmes s'échappent de ses yeux si riant tout à l'heure. Pleure, pauvre innocente, pleure ton rêve, mais qui sait ? tu es peut-être passée à côté du malheur !

\*.\*

Décidément la loterie a du bon, non pas la loterie des anciens, avec le terne, le quaterne et autres combinaisons. Non pas la loterie qui engloutissait toutes les économies du peuple, qui l'entretenait dans une fièvre constante, vraie roulette infernale qui tournant sans cesse ne laissait aucun repos à ses victimes, mais la loterie moderne, au modeste billet à la portée de tous. On prend un billet en riant, sans penser à mal ; on en prend un pour soi, un pour sa femme, pour les enfants présents, quelquefois pour ceux à venir, et souvent pour ceux qui sont partis. Ceux-ci sont pour les pauvres, pour les malheureux et pour tous ceux qui souffrent. On en prend pour l'église qui a besoin d'un clocher, pour l'hôpital qui a besoin de lits, pour ceci et pour cela ; un peu pour les autres et beaucoup pour soi. Mais on est moins affolé que dans le passé, on ne met pas tout son avoir, toute sa fortune, toutes ses espérances sur une seule carte ; on met à la loterie sans y songer presque. Si on gagne, tant mieux, si on perd, tant pis, on n'en sera ni plus pauvre, ni moins gai, ni moins heureux.

\*.\*

Certes, je ne suis pas partisan fanatique de la loterie ; on peut lui reprocher, avec quelque raison, de faire espérer une fortune ne devant rien au travail ; mais, de nos jours elle est tellement inoffensive, qu'on doit lui pardonner beaucoup en faveur des émotions douces qu'elle nous donne et des rêves dorés qu'elle procure aux pauvres gens. Puis, les loteries ont bien leur côté utile, elles sont généralement faites, je parle des loteries honnêtes, pour venir en aide aux bonnes œuvres. C'est une institution à fonder, une école à soutenir, un pays à coloniser, et les quelques centins qu'on demande au public sont certainement bien placés. Dans cette guerre sans merci faite au Canada, à tout ce qui ressemble de près ou de loin à la loterie, par ces puritains féroces qui torturent les textes pour les expliquer d'une manière étroite et odieuse, je suis, je le déclare franchement, en faveur de la loterie contre ses oppresseurs.

\*.\*

Qu'est-ce que la vie, au surplus, si ce n'est une loterie ! Les uns naissent dans un palais, les autres dans une mansarde : aux premiers toutes les douceurs de l'enfance choyée, aux seconds toutes les douleurs des misères imméritées. Question de gros lot. On grandit, on se marie ; encore une question de chance. Celui-ci épouse un trésor, bonne femme, aimante, attentionnée, travailleuse, économe, qui tient son ménage en ordre, amasse pour les vieux jours, élève ses enfants. Une perle ; enfin, un gros lot. Celui-là, ah ! plaignez-le, il n'est pas né sous une bonne étoile ! sa femme est tout le contraire de la première, et ni l'un ni l'autre des deux époux n'ont pris un bon numéro. Et les belles-mères, encore une question de chance ; mais je n'en parlerai pas, le sujet est si épineux qu'on ne sait comment y toucher sans se piquer.

L'histoire des gagnants serait vraiment intéressante à faire. Les uns sont presque frappés

de stupeur : ce sont les pauvres ; pour eux, ce coup du sort est un prodige qui vient sans transition les sortir de la misère. Plaignons-les, ils ne jouiront pas longtemps de leur bonheur ; le bien-être leur sera fatal. Les autres acceptent simplement la nouvelle, comme cette brave servante qui vient de gagner ; ils ne sont nullement éblouis ni surpris ; leur première pensée n'est pas égoïste, ils songent aux autres, aux parents qui ont souffert et qui auront une vieillesse heureuse, à la sœur qu'il faut marier, aux pauvres qui resteront pauvres et qu'il faut secourir. Ceux-là sont mûrs pour le bonheur, et lorsque la Providence le leur envoie, elle sait qu'ils le méritent. Pour moi, si pareille aubaine m'arrivait, je..... je vous dirai cela quand j'aurai gagné.

FERNAND.

## LES PETITES FLEURS DES BOIS

## LÉGENDE

Il y a bien des siècles que, lassées de vivre dans les sombres forêts, les petites fleurs des bois s'avisèrent de se plaindre de leur humble condition.—“ A quoi nous sert-il d'être fraîches et belles ? ” disaient-elles, “ si nous devons vivre ignorées ; à quoi bon d'être parfumées puisque nous servons à embaumer une vaste forêt ? ”

“ Ne vous plaignez donc pas de votre isolement, ” disait une vieille fleur fanée, “ d'abord, vous savez que tout ce que Dieu fait est bien fait, et, pour moi, j'aime bien mieux vivre ici à l'ombre de ces beaux grands arbres qui nous cachent des ardeurs du soleil pendant l'été, nous garantissent des intempéries de l'hiver et dormir sur ce doux lit de mousse ; encore une fois ne nous plaignons pas et dormons, il se fait tard. ”

Un chuchotement sourd suivit ce long discours : “ Je pensais que cette vieille ennuyeuse n'en finirait plus, ” disait à une *Valériane* un *Coquelicot* très égrillard, “ je gagerais la plus rouge de mes feuilles que cette vieille *Patience* aura passé quelques années de sa chétive vie dans un jardin près d'un de ces *Pavots blancs* qui ne savent qu'endormir. ”

“ Ne vous occupez donc pas de ces vieilles gens, ” disait une de ces petites fleurs jaunes qui se mangent en salade et qui on ne sait pourquoi ont donné leurs noms à de certains petits garçons (pissenlit), “ ne vous en occupez pas, ils disent toujours la même chose. ”

Quelques-unes, comme la *Menthe*, la *Fougère* disaient qu'il était temps de dormir, d'autres même dormaient tout à fait.

Enfin, elles résolurent d'adresser leurs prières au Créateur et au Dispensateur de toutes choses ; et, ce soir-là, un ange présenta à Dieu leur humble requête. Après plusieurs sollicitations, Dieu dit : “ Qu'il leur soit fait comme elles le veulent ! ”

Quelle ne fut pas la surprise des petites fleurs, en s'éveillant le matin, de se trouver au milieu d'un beau jardin et de secouer leurs

jolies robes toutes pleines de rosée. Comme elles étaient heureuses !!! Le lierre avait quitté l'ormeau, le roseau sa source limpide, la pervenche ses doux souvenirs. Elles étaient parmi les plus belles fleurs : au milieu des roses-pompons, des roses-musquées et des neuf mille, neuf cent sept variétés de fleurs qui font l'apanage des jardins cultivés.

Mais, ô surprise, ô douleur; lorsqu'elles virent arriver le jardinier avec sa bêche de fer; elles n'avaient pas une goutte de sang dans les veines et, assurément, elles auraient été foulées aux pieds, si elles n'avaient pas été en sûreté sur les plates-bandes.

Pour cette fois, elles furent épargnées, mais que de peines, que d'angoisses n'éprouvèrent-elles pas? ... On ne leur donnait jamais d'eau à temps, ou on leur en donnait trop quand elles n'en avaient pas besoin : plusieurs faillirent en mourir.

Puis on ne pouvait se conter ses peines, se consoler de ses malheurs : les sœurs étaient loin des sœurs, les amies loin de celles qu'elles aimaient; que faire? la symétrie le voulait ainsi.

Oh! comme il y eut des calices desséchés, des fleurs fanées, que de regrets donnés à la chère forêt et à ses beaux arbres!!! Mais comment se mettre en route quand on n'est pas habitué de marcher?..... Elles formèrent alors la résolution de prier de nouveau; mais cette fois, Dieu fut sourd à leurs prières et à leurs supplications. Les petites fleurs ne se désespéraient pas et pensaient toujours à un miracle; mais de miracles, point!

C'est pour cela que l'on voit des petites fleurs des bois dans les jardins. Dieu l'a voulu pour les punir de leur envie de courir et de leur curiosité.

C'est ainsi que la curiosité, qui a perdu Adam et Eve, a perdu les petites fleurs des bois!!!

NINA.

## VIVE LA CANADIENNE!

### NOUVELLE.

Ecrit spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

Il est toujours intéressant d'assister aux préparatifs de départ d'un bâtiment transatlantique, l'équipage affairé court sur le pont, les portefaix achèvent de descendre à fond de cale les ballots et les caisses; la grue à vapeur pousse ses derniers mugissements, et sur la passerelle qui relie l'immense masse du navire à la terre c'est un va-et-vient continu de passagers, de matelots ou simplement de curieux. Sur le quai, des parents, des amis s'embrassent et se font leurs derniers adieux, et quand le cri de "tout le monde à bord!" retentit, bien des cœurs se gonflent et bien des yeux se mouillent de larmes.

C'est le spectacle que présentait un jeudi du mois d'août de l'année dernière le pont du \*\*\* an, de la ligne Allan et son quai de départ, à Liverpool. Encore quelques minutes et le bâtiment devait lever l'ancre.

Près de la dunette des premières, un jeune homme recommande une dernière fois au capitaine sa sœur, jeune fille de dix-huit ans, qui doit faire la traversée seule, et le galant capitaine, aussi bon marin que dévoué protecteur, promet tout et court donner ses derniers ordres. Restés seuls, le frère et la sœur s'embrassèrent tendrement.—Adieu, petite sœur... adieu chère Blanche! emporte mes meilleurs baisers pour ma mère et dis-lui bien que Paris ne me fera jamais oublier notre Québec, et qu'aussitôt riche de science j'irai vous retrouver toutes deux!

—Adieu, Léopold, adieu!... La jeune fille ne put achever; elle avait des larmes plein la voix. Son frère l'embrassa une dernière fois et descendit à terre; quelques instants après le bâtiment s'ébranlait et gagnait la Mersey.

Il y avait déjà trois jours que la terre d'Europe avait disparu et tout le monde à bord comptait bien, au bout du même espace de temps, saluer les côtes de Terre-Neuve. Le \*\*\* an était un des bons marcheurs de la ligne et, la saison aidant, tout faisait espérer que les prévisions devaient se réaliser.

Les passagers avaient eu le temps de faire connaissance; les cercles s'étaient formés et les *flirtations*, car on *flirte*, même entre le ciel et l'eau, allaient leur train. La mer toujours très belle favorisait les longues veillées sur le pont, et les jeunes misses, entourées d'un cercle d'admirateurs, trônaient chaque soir jusqu'à une heure assez avancée.

Parmi les passagères, Blanche surtout réunissait tous les suffrages. Paraissant à peine ses dix-huit ans, grande et svelte, avec des cheveux d'un noir de jais qu'elle laissait tomber en deux longues tresses sur ses épaules, le visage d'un ovale parfait, la peau légèrement bistrée, de cette nuance qui permet aux joues de se colorer sans rougir, elle méritait le nom de la belle Canadienne qu'on lui avait donné à bord. Bien des jeunes gens avaient essayé de papillonner autour de Blanche, mais elle avait toujours su se tenir sur une savante défensive et passait presque tout son temps en compagnie de deux dames irlandaises qui retournaient à Québec, après un long pèlerinage en Terre-Sainte.

On était au mercredi soir. Il y avait bal à bord; les passagers s'amusaient à sautiller dans le grand salon des premières. La nuit était magnifique : le ciel pur montrait toutes ses paillettes d'or, la mer aussi scintillait. Blanche, qui n'avait pas voulu se mêler à cette société bruyante, était assise à l'arrière du bâtiment et contemplait le beau spectacle qui s'offrait à ses yeux émerveillés. Elle pensait aussi à son frère qu'elle laissait seul tout la-bas, à Paris, pour y terminer ses études de médecine, à sa mère qu'elle allait revoir dans quelques jours après une absence de quatre mois. Tout à coup la jeune fille se retourna; un homme était à ses côtés. Instinctivement elle eut un mouvement de frayeur; mais l'inconnu se reculant lui dit en assez bon français et d'une voix douce :

— Ne craignez rien, mademoiselle, et excusez-moi. Vous me reconnaissez, sans doute? Je suis

votre voisin de table, Karl Von Müller. Pourquoi venir vous trouver maintenant, quand vous êtes seule et que vous rêvez? Pourquoi?... C'est que je suis un fou et qu'il faut que je vous fasse constater ma folie. Oh! restez assise et n'ayez aucune crainte. Voyez, je suis trop loin de vous pour pouvoir vous toucher..... et d'abord, je ne voudrais pas même effleurer le bas de votre robe, est-ce qu'on peut toucher aux anges?

Il eut une pause et reprit d'une voix très basse :

— Regardez toutes ces étoiles, n'est-ce pas que le Ciel est beau? Quel spectacle plus magnifique que celui de cette mer de feu? Eh bien! tout cela n'est rien pour moi, je n'ai qu'une image devant les yeux, image chérie, la vôtre!..... Vous, toujours vous, depuis les cinq jours que je vous connais. Je vous vois partout : si je regarde au firmament, je devine vos deux beaux yeux qui brillent, et dans la vague que le navire fend, il me semble voir se jouer quelque sirène ayant les mêmes traits que les vôtres!

Qui suis-je?..... Un allemand, un homme que ceux de votre race haïssent du plus profond de leur cœur! Mais que m'importe! J'aime ceux qui me haïssent..... Ecoutez-moi, il y va de la vie de tout ce qui respire à bord!..... Vous connaissez mon nom : Karl Von Müller; je suis le fils d'un banquier de Berlin. Mon père m'avait laissé une belle fortune, en trois ans tout était englouti..... oui, tout : argent, illusions, espérances! N'ayant plus rien à attendre de la vie, je me suis dit : essayons la mort, le suicide!..... Je vous fais peur avec mon histoire, mais de grâce laissez-moi tout vous dire..... Le suicide! Un coup de pistolet ou le poison, tout seul, sans témoins? Non! je veux mourir comme j'ai vécu, au milieu de la foule. Savez-vous ce que j'ai trouvé? Une machine infernale! je l'ai là, dans ma cabine. Demain matin au lever du soleil, j'ai tout calculé, elle doit sauter! Quelle mort, hein?..... Avec huit cents personnes... Je n'aurais jamais eu autant de monde à mon enterrement!...

Blanche s'était levée toute pâle, Karl crut qu'elle allait appeler au secours; il se plaça devant elle. Mais la jeune fille allongeant le bras, et désignant la dunette éclairée, lui dit d'une voix ferme :

— Allez chercher cette machine, je veux la voir!

L'Allemand disparut; un instant après il revenait avec une petite valise à la main.

— Non, je ne me suis pas trompé, dit-il, vous êtes une nature d'élite. La voici, cette machine, regardez..... Pourquoi m'avez-vous ordonné d'aller la chercher, c'était mon intention..... vous m'enlevez maintenant tout le mérite de mon sacrifice. Vous alliez me dire de la jeter à la mer? Regardez!

La valise et son contenu disparurent sous l'eau.

—Oui, je voulais mourir, mourir au milieu des cris de douleur et des râles; c'était ma vengeance contre la société! Et comme elle

aurait été belle ! Mais voilà que pour cercueil je choisis le navire à bord duquel vous vous trouvez. Le premier jour, je me suis dit que la mort aurait là une belle proie, puis, peu à peu, votre doux regard m'a transformé, je suis devenu tout rêveur, quelque chose m'a crié— je ne sais si c'est mon cœur ou ma raison—tu ne tueras pas cette jeune fille, tu n'as pas le droit de mourir en compagnie d'un être aussi parfait et aussi pur ! Alors j'ai pardonné aux autres parceque je suis sûr qu'au fond vous me pardonnez et aussi.....parceque je vous aime..... mais moi je ne me pardonne pas ! .....

D'un bond, Karl avait franchi les bastingages et s'était jeté à la mer.

Blanche poussa un cri terrible, quelques passagers l'entendirent et vinrent la recevoir dans leurs bras. Elle eut à peine la force de leur dire en désignant l'Océan : là ... un homme ... et s'évanouit.

On fit arrêter le bâtiment ; toutes les recherches nécessaires furent faites mais restèrent sans résultat. Karl Von Müller avait disparu pour toujours.

Le lendemain, quand la jeune fille, un peu remise de son émotion, put quitter sa cabine, le capitaine la pria de vouloir bien lui faire le récit de ce tragique événement afin d'en consigner le rapport sur son livre de bord ; elle raconta simplement les faits tels qu'ils s'étaient passés. Les passagers entendirent sa déposition et apprirent à quel danger ils venaient d'échapper ; et, comme de sa petite main potelée, elle prenait la plume pour signer le procès-verbal, de toutes ces bouches sortit un même cri de reconnaissance qui fut répété par trois fois : Vive la Canadienne !

TOUCHATOUT.

## UNE MÈRE.

CONTE IMITÉ D'ANDERSEN.

Une mère était assise près du berceau de son enfant. Il n'y avait qu'à la regarder pour lire sur sa physionomie qu'elle était en proie à la plus vive douleur.

L'enfant était pâle, ses yeux étaient fermés, il respirait difficilement, et chacune de ses aspirations était profonde comme s'il soupirait.

La mère tremblait de le voir mourir, et regardait le pauvre petit être avec une tristesse déjà muette comme le désespoir.

On frappa trois coups à la porte.

—Entrez, dit la mère.

Et comme on avait ouvert et refermé la porte, et que cependant elle n'entendait point le bruit des pas, elle se retourna.

Alors elle vit s'approcher un pauvre vieillard, le corps à moitié enveloppé dans une couverture de cheval.

C'était un triste vêtement pour qui n'en avait pas d'autre. L'hiver était rigoureux ; derrière les vitres blanchies et ramagées par le givre, il faisait dix degrés de froid et le vent coupait le visage.

Le vieillard était pieds nus ; c'était sans doute pour cela que ses pas ne faisaient pas de bruit sur le parquet.

Comme le vieillard tremblait de froid et que, depuis qu'il était là, l'enfant semblait dormir

plus profondément, la mère se leva pour ranimer le feu du poêle.

Le vieillard s'assit à sa place et se mit à bercer l'enfant, en chantant une chanson mortellement triste dans une langue inconnue.

—N'est-ce pas que je le conserverai ? dit la mère en s'adressant à son hôte sombre.

Celui-ci fit de la tête un signe qui ne voulait dire ni oui ni non, et de la bouche un sourire étrange.

La mère baissa les yeux, de grosses larmes coulèrent sur ses joues, sa tête tomba sur sa poitrine. Il y avait trois jours et trois nuits qu'elle n'avait ni dormi ni mangé !

Son front devint si lourd, qu'un instant elle s'assoupit malgré elle ; mais bientôt elle se réveilla en sursaut et toute glacée.

Le vieillard n'était plus là.

—Où donc est le vieillard ? cria-t-elle.

Et elle se leva et courut au berceau.

Le berceau était vide.

Le vieillard avait emporté l'enfant.

En ce moment, la vieille horloge qui était pendue dans un coin contre le mur sembla se détraquer ; le poids en plomb descendit jusqu'à ce qu'il eût touché le sol, et l'horloge s'arrêta.

La mère se précipita hors de la maison en criant :

—Mon enfant ! qui est-ce qui a vu mon enfant ?

Une grande femme vêtue d'une longue robe noire, et qui se tenait dans la rue en face de la maison, les pieds dans la neige, lui dit :

—Imprudente ! tu as laissé la Mort entrer chez toi et bercer ton enfant, au lieu de la chasser. Tu t'es endormie pendant qu'elle était là ; elle n'attendait qu'une chose : c'était que tu fermasses les yeux ; alors elle a pris ton enfant. Je l'ai vue s'enfuir rapidement et l'emportant entre ses bras. Elle allait vite comme le vent, et ce qu'emporte la Mort, pauvre mère, elle ne le rapporte jamais !

—Oh ! dites-moi seulement le chemin qu'elle a pris, s'écria la mère, et je saurai bien la retrouver, moi.

—Certes, rien ne m'est plus facile, dit la femme noire ; mais, avant de le faire, je veux que tu me chantes toutes les chansons que tu chantaies à ton enfant en le berçant. Je suis la Nuit, et j'ai vu couler tes larmes lorsque tu les chantaies.

—Je vous les chanterai toutes, depuis la première jusqu'à la dernière, dit la mère, mais un autre jour, mais plus tard ; laissez-moi passer maintenant, afin que je puisse les rejoindre et retrouver mon enfant.

Mais la Nuit resta muette et inflexible ; alors la pauvre mère, en se tordant les bras, lui chanta toutes les chansons qu'elle avait chantées à son enfant. Il y avait beaucoup de chansons, mais il y eut encore plus de larmes. Quand elle eut chanté sa dernière chanson et que sa voix se fut éteinte dans son plus douloureux sanglot, la Nuit lui dit :

—Va droit à ce sombre bois ; j'ai vu la Mort y entrer avec ton enfant.

La mère y courut ; mais, au milieu du bois, le chemin bifurquait. Elle s'arrêta, ne sachant si elle devait prendre à droite ou à gauche.

A l'angle des deux chemins, il y avait un buisson d'épines qui n'avait plus ni feuilles ni fleurs, car c'était l'hiver ; il était couvert de givre, et des glaçons pendaient à chacune de ses branches.

—N'as-tu pas vu la Mort passer avec mon enfant ? demanda la mère au buisson.

—Oui, répondit l'arbuste ; mais je ne te dirai point le chemin qu'elle a pris que tu ne m'aies réchauffé à ton sein ; car, tu le vois, je ne suis qu'un glaçon.

La mère, sans hésiter, se mit à genoux et pressa le buisson contre son sein, afin qu'il dégelât ; les épines pénétrèrent dans sa poitrine, et le sang coulait à grosses gouttes.

Mais, au fur et à mesure que le sein de la mère était déchiré et que son sang coulait, il poussait au buisson, qui était une aubépine, de belles feuilles vertes et de belles feuilles roses, tant est chaud le cœur d'une mère !

Et le buisson, alors, lui indiqua le chemin qu'elle devait suivre.

Elle le prit en courant, et parvint ainsi au rivage d'un grand lac, sur lequel on ne voyait ni vaisseau ni barque ; le lac était trop gelé pour qu'on essayât de le passer à la nage, pas assez pour qu'on pût le passer à pied.

Il fallait cependant, tout impossible que cela paraisse au premier abord, que cette mère alligée le traversât.

Elle tomba à genoux, espérant que Dieu ferait un miracle en sa faveur.

—N'espère pas l'impossible, lui dit le génie du lac en levant sa tête blanche au-dessus de l'eau. Voyons plutôt, à nous deux, si nous en viendrons à bout. J'aime à amasser les perles, et tes yeux sont les plus brillants que j'aie vus ; veux-tu pleurer dans mes eaux jusqu'à ce que tes yeux tombent ? Car alors tes larmes deviendront des perles et tes yeux des diamants. Après cela je te transporterai sur mon autre bord, à la grande serre chaude où demeure la Mort, et où elle cultive les arbres et les fleurs dont chacun représente une vie humaine.

—Oh ! ne veux-tu que cela ? dit la pauvre désolée. Je te donnerai tout, tout, pour arriver à mon enfant.

Et elle pleura, elle pleura tant, que ses yeux, n'ayant plus de larmes, suivirent les larmes qui étaient devenues des perles, et tombèrent dans le lac, où ils devinrent des diamants.

Alors le génie du lac sortit ses deux bras de l'eau, la prit, et en un instant la transporta de l'autre côté de ses eaux.

Puis il la déposa sur la rive, où était situé le palais des fleurs vivantes.

C'était un immense palais tout en verre, ayant plusieurs lienes de long, doucement chauffé l'hiver par des poêles invisibles, et l'été par le soleil.

La pauvre mère ne pouvait le voir, puisqu'elle n'avait plus d'yeux.

Elle chercha en tâtonnant, jusqu'à ce qu'elle en trouvât l'entrée ; mais sur le seuil se tenait la concierge du palais.

—Que venez-vous chercher ici ? demanda la concierge.

—Oh ! une femme ! s'écria la mère ; elle aura pitié de moi.

Puis, à la femme :

—Je viens chercher la Mort, qui m'a pris mon enfant, dit-elle.

—Comment es-tu venue jusqu'ici et qui t'y a aidée ? demanda la vieille.

—C'est le bon Dieu, dit la mère. Il a eu pitié de moi, et tu me diras où je puis retrouver mon enfant.

—Je ne le connais pas, répondit la vieille, et, toi, tu ne peux plus le voir. Beaucoup de fleurs et d'arbres sont morts cette nuit. La Mort va bientôt venir pour les replanter ; car tu n'ignores pas que chaque créature humaine a son arbre ou sa fleur de vie, suivant que chacun est organisé. Ils ont la même apparence que les autres végétaux, mais ils ont un cœur, et ce cœur bat toujours ; car, lorsque les hommes ne vivent plus sur la terre, ils vivent au ciel. Et, comme les cœurs des enfants battent comme les cœurs des grandes personnes, peut-être au toucher reconnaîtras-tu le battement du tien.

—Oh ! oui, oui, dit la mère, je le reconnaitrai, j'en suis sûre.

—Quel âge avait ton enfant ?

—Un an ; il souriait depuis six mois, et avait dit pour la première fois *maman*, hier au soir.

—Je vais te conduire dans la salle des enfants d'un an ; mais que me donneras-tu ?

—Qu'ai-je encore à te donner ? demanda la mère. Rien, vous le voyez ; mais, s'il faut aller pour vous pieds nus au bout du monde, j'irai !

—Je n'ai rien à faire au bout du monde, répondit sèchement la vieille ; mais si tu veux me donner tes longs et beaux cheveux noirs en échange de mes cheveux gris, je ferai ce que tu désires.

—Ne vous faut-il que cela ? dit la pauvre femme. Oh ! prenez-les, prenez-les !

Et elle lui donna ses longs et beaux cheveux noirs, et reçut en échange les cheveux gris de la vieille.

Elles entrèrent alors dans la grande serre chaude de la Mort, où fleurs, plantes, arbres, arbustes sont rangés et étiquetés selon leur âge.

—C'est ici, lui dit la vieille.

Alors la mère se mit à écouter battre les cœurs et à tâter les cœurs qui battaient.

Elle avait mis si souvent la main sur la poitrine du pauvre petit être que la Mort lui avait pris, qu'elle eût reconnu ce battement du cœur de son enfant au milieu d'un million d'autres cœurs.

—Le voilà ! le voilà ! s'écria-t-elle enfin en étendant les deux mains sur un petit cactus qui se penchait tout maladif sur un côté.

—Ne touche pas à la fleur de ton enfant, lui dit la vieille, mais place-toi ici tout près. J'attends la Mort à chaque instant, et, quand elle viendra, ne lui laisse pas arracher la plante ; mais menace-la, si elle persiste, d'en faire autant à deux autres fleurs : elle aura peur : car, pour qu'une plante, une fleur ou un arbre soient arrachés, il faut l'ordre de Dieu, et elle doit compte à Dieu de toutes les plantes humaines.

—Ah ! mon Dieu, dit la mère, pourquoi ai-je si froid ?

—C'est la Mort qui rentre, dit la vieille ; reste là et souviens-toi de ce que je t'ai dit.

Et la vieille s'enfuit.

A mesure que la Mort approchait, la mère sentait le froid redoubler.

Elle ne pouvait la voir, mais elle devina qu'elle était devant elle.

—Comment as-tu pu trouver ton chemin jusqu'ici ? demanda la Mort ; comment surtout as-tu pu être ici avant moi ?

Je suis mère ! répondit-elle.

Et la Mort étendit son bras décharné vers le petit cactus ; mais la mère le couvrit de ses mains avec tant de force et tant de précaution, qu'elle n'endommagea point une seule de ses feuilles.

Alors la Mort souffla sur les mains de la mère, et elle sentit que ce souffle était froid comme s'il sortait d'une bouche de marbre.

Ses muscles se détendirent et ses mains se détachèrent de la plante, sans force et sans chaleur.

—Insensée ! tu ne saurais lutter contre moi, dit la Mort.

—Non ; mais le bon Dieu le peut, répondit la mère.

—Je ne fais que ce qu'il me commande, répliqua la Mort. Je suis son jardinier, je prends les arbres et les fleurs qu'il a plantés sur la terre et les replante dans le grand jardin du paradis.

—Rends-moi donc mon enfant, dit la mère en pleurant et en suppliant, ou arrache mon arbre en même temps que le sien.

—Impossible, dit la Mort : tu as encore plus de trente années à vivre.

—Plus de trente années ! s'écria la mère désespérée ; et que veux-tu, ô Mort, que je fasse de ces trente ans ? Donne-les à quelque mère plus heureuse, comme j'ai donné mon sang au buisson, mes yeux au lac, mes cheveux à la vieille.

—Non, dit la Mort, c'est l'ordre de Dieu et je ne puis rien changer.

—Eh bien, dit la mère, à nous deux alors. — Mort, si tu touches à la plante de mon enfant, j'arrache toutes ces fleurs.

Et elle saisit à pleines mains deux jeunes fuchsias.

—Ne touche pas à ces fleurs, s'écria la Mort. Tu dis que tu es malheureuse, et tu veux rendre une autre mère plus malheureuse encore que toi ; car ces deux fuchsias sont deux jumeaux.

—Oh ! fit la pauvre femme.

Et elle lâcha les deux fleurs.

Il se fit un silence, pendant lequel ont eût dit que la Mort éprouvait un mouvement de pitié.

—Tiens, dit la Mort en présentant à la mère deux beaux diamants, voici tes yeux ; je les ai pêchés en passant dans le lac : reprends-les ; ils sont plus beaux et plus brillants qu'ils n'ont jamais été. Je te les rends : regarde avec eux dans cette source profonde qui coule à côté de toi. Je te dirai les noms de ces deux fleurs que tu voulais arracher, et tu y verras tout l'avenir, toute la vie humaine de ces deux enfants. Tu apprendras alors ce que tu voulais détruire ; tu verras ce que tu voulais refouler dans le néant.

Et, reprenant ses yeux, la mère regarda dans la source. C'était un magnifique spectacle que de voir à quel avenir de bonheur et de bienfaisance étaient réservés ces deux êtres qu'elle avait failli anéantir.

Leur vie s'écoulait dans une atmosphère de joie, au milieu d'un concert de bénédictions.

—Ah ! murmura la mère, en mettant la main sur ses yeux, j'ai failli être bien coupable.

—Regarde, dit la Mort.

Les deux fuchsias avaient disparu, et, à leur place, on voyait un petit cactus qui prenait la forme d'un enfant ; puis l'enfant grandissait et devenait un jeune homme plein de brûlantes passions ; tout était chez lui larmes, violences et douleur. — Il finissait par le suicide.

Ah ! mon Dieu, qu'était-ce que celui-là ? demanda la mère.

—C'était ton enfant répondit la Mort.

La pauvre femme poussa un gémissement et s'affaisa sur la terre.

Puis, après un instant, levant les bras au ciel :

—O mon Dieu ! dit-elle, puisque vous l'avez pris, gardez-le. Ce que vous faites est bien fait.

La Mort, alors, étendit le bras vers le petit cactus.

Mais la mère lui arrêta le bras d'une main, et, de l'autre, lui rendant ses deux yeux :

—Attends, dit-elle, que je ne le voie pas mourir.

Et la pauvre mère vécut trente ans encore, aveugle, mais résignée.

Dieu avait mis l'enfant au rang des anges ; — il mit la mère au rang des martyrs.

X

Nos nouveaux abonnés désirant les premiers numéros parus pourront les obtenir en s'adressant au bureau du JOURNAL DU DIMANCHE 319 rue Notre-Dame.

## LA PAROLE.

Hufland, un des médecins les plus célèbres de l'Allemagne, prétend que les hommes parlant peu se portent rarement bien, tandis que les grands causeurs jouissent en général d'une bonne santé. Il paraît, en effet, que plus l'homme aspire et respire d'air, mieux il se porte. La parole, ce privilège des humains comme idéal, est en même temps un avantage physique. Le lion, dit-on, ne sent si mauvais que parce qu'il est privé de la parole. Il en faut conclure que le proverbe : "Tourne ta langue sept fois avant de parler," non seulement a précédé la science de l'hygiène, mais encore qu'il ne s'adapte qu'à l'effet moral. En vérité, on doit plutôt se taire, au risque de passer pour un homme trop sage, que de parler, soit en bien, soit en mal, des personnes ; car on a beau commencer par le bien, le mal ne se fait pas longtemps attendre, et la médisance, si bonne qu'elle soit pour la santé, porte des fruits trop empoisonnés. "Un coup de langue, dit encore le proverbe, est pire qu'un coup de lance." Mais du moment qu'on se borne à ne parler que des choses, laissant les hommes ce qu'ils sont, c'est-à-dire des monstres plus ou moins aimables, on peut, on doit même donner libre cours à cette faculté divine qu'on appelle la parole, et dont le bon Dieu a fait usage pour la première fois en disant : "Que la lumière soit !"

Depuis ce temps la parole et la lumière ont contracté une amitié divine, troublée de temps en temps par de petites brouilles ; mais qui n'en est pas moins éternelle.

Mais pour que la parole soit vraiment saine et qu'elle produise un effet agréable dans la discussion, il faut qu'elle soit presque identique avec la pensée, prompte comme elle, prime-sautière comme elle, imprévue comme elle. Les mots préparés de longue main sont autant de fleurs séchées dans l'herbier du savant botaniste. L'homme de parole, autrement dit l'homme d'esprit, trouve dans n'importe quel sujet de quoi faire passer agréablement le temps à son interlocuteur. Il fait plus ; il provoque, on dirait par un fluide spirituel, l'esprit de son auditeur, si profonde que soit la couche où cet esprit s'enroule sur lui-même comme un serpent assoupi par le soleil. Il ne lui faut pour cela qu'un temps de silence pour écouter, car quiconque ne sait pas écouter, finit tôt ou tard par ne plus savoir causer.

À dire vrai, il n'est pas de bonheur à la fois si pur et pénétrant, si réel et idéal, si céleste et terrestre qu'une causerie vive, pétillante, à bâtons rompus sur n'importe quel sujet (sur une feuille de papier blanc, si l'on veut), pourvu que l'esprit des causeurs ait une certaine portée idéale pour élever les choses, et qu'il tende à hisser la terre vers le ciel, plutôt que d'abaisser le ciel vers la terre. L'homme seul marche debout. Lui seul regarde le ciel en face. Quand donc l'homme par la parole aspire, à s'élever, non seulement il fait un voyage agréable à travers les espaces, mais encore ce voyage est sans fin. Si haut qu'il monte, il ne touchera jamais l'infini. Les choses spirituelles ont leurs lois de gravité comme les choses de la terre. Quand on ravale les hommes et les œuvres, d'un mot, on les lance du haut de l'Empyrée dans un abîme de fange. La chute est sûre et rapide. De là vient que les hommes qui ont la manie de tourner tout en ridicule, d'avilir les hommes et d'amoinrir la pensée, ont bien vite vidé leur sac, ne font plus que se répéter, en fouillant dans la fange comme un vermisseau remuant. De là encore vient que dans une époque où ces sortes de gens ont une certaine influence dans les salons, sur la scène

et dans la littérature, la société s'ennuie, et ennue à la fois tout ce qui y touche de près et de loin.

On peut toujours monter, mais on ne peut pas toujours descendre.

Pour causer, il faut avoir une belle âme et la conscience nette.

Alors, rien n'est plus facile ni plus agréable. Comme l'écureuil, de branche en branche, l'esprit saute d'une branche à l'autre, fendant l'air pur et exhalant l'odeur rafraîchissante de l'amour, de l'amitié, de l'idéal de toutes les grandes choses ! Et pourvu qu'en s'éloignant, le causeur ait laissé quelques germes de pensées dans l'esprit de son auditeur ou de son interlocuteur, son but est atteint.

Si même il a piqué le bon esprit, il est comme l'abeille : avec la piqure il perd son dard, avec son dard la méchanceté !

ZIP.

## LA SCIENCE A L'ECHAFAUD

(Suite.)

Velpeau s'inclina profondément, puis se tournant vers M. Hendrick, qui entrait avec ses aides, il échangea très vite, avec l'exécuteur, un signe d'intelligence.

La toilette fut rapide : L'on remarqua que le phénomène des cheveux blanchissant à vue d'œil sous les ciseaux ne se produisit pas. Une lettre d'adieu de sa femme, lue à voix basse par l'aumônier, mouilla ses yeux de pleurs, que le prêtre essuya pieusement avec le morceau ramassé de l'échancrure de la chemise.

Une fois debout et la redingote jetée sur les épaules, on dut desserrer ses entraves aux poignets. Puis il refusa le verre d'eau-de-vie, et l'escorte se mit en marche dans le couloir. A l'arrivée au portail, rencontrant sur le seuil son collègue :

— A tout à l'heure ! lui dit-il très bas, et..... adieu.

Soudain, les vastes battants de fer s'entr'ouvrirent, et roulèrent devant lui.

Le vent du matin entra dans la prison. Il faisait petit jour ; la grande place, au loin, s'étendait, cernée d'un double cordon de cavalerie ; en face, à dix pas, en un demi-cercle de gendarmes à cheval, dont les sabres, tirés à son apparition, bruient, surgissait l'échafaud.

A quelque distance, parmi des groupes d'envoyés de la presse, on se découvrait.

Là-bas, derrière les arbres, on entendait les houleuses rumeurs de la foule, énervée par la nuit. Sur les toits des guinguettes, aux fenêtres, quelques filles, fripées, livides, en soieries voyantes, — d'aucunes, tenant encore une bouteille de champagne, se penchaient, en compagnie de tristes habits noirs. Dans l'air matinal, sur la place, des hirondelles volaient, de ci, de là.

Seule, emplissant l'espace et bornant le ciel, la guillotine semblait prolonger sur l'horizon l'ombre de ses deux bras levés, entre lesquels, bien loin, là-haut, dans le bleuissement de l'aube, on voyait scintiller la dernière étoile.

A ce funéraire aspect, le condamné frémit, puis marcha résolument vers l'échafaud..... Il monta les degrés d'alors. Maintenant, le couteau triangulaire brillait sur le noir châssis, voilant l'étoile.

Devant la planche fatale, après le Crucifix, il baisa cette messagère, boucle de ses propres cheveux, ramassée pendant la toilette par l'abbé Crozes, qui lui en toucha les lèvres : " Pour elle ! ....." dit-il.

Les cinq personnages se détachaient en silhouettes sur l'échafaud. Le silence, en cet

instant, se fit si profond, que le bruit d'une branche cassée au loin, sous le poids d'un curieux, parvint, avec le cri et quelques vagues et hideux rires, jusqu'au groupe tragique. Alors, comme l'heure sonnait dont il ne devait pas entendre le dernier coup, M. de la Pommerais aperçut, en face, de l'autre côté, son étrange expérimentateur, qui, une main sur la plateforme, le considérait !..... Il se recueillit une seconde et ferma les yeux.

Brusquement, la bascule joua, le carcan s'abattit, le couteau céda, la lueur du couteau passa.

Un choc terrible secoua la plate-forme ; les chevaux se cabrèrent à l'odeur électrique du sang, et l'écho du bruit vibrat encore que, déjà, le chef sanglant de la victime palpait entre les mains impassibles du chirurgien de la Pitié, lui rougissant à flots les doigts, les manchettes et les vêtements.

C'était une face sombre, horriblement blanche, aux yeux ouverts et comme distraits, aux sourcils tordus, au rictus crispé ; les dents s'entrechoquaient ; le menton, à l'extrémité du maxillaire inférieur, avait été intéressé.

Velpeau éleva cette tête grimaçante à la hauteur de ses lèvres, et lentement, distinctement, il lui dit à l'oreille : Monsieur Couty de la Pommerais, en souvenir de nos conventions pendant la vie, pouvez-vous en ce moment abaisser trois fois de suite la paupière de votre œil droit en maintenant l'autre grandement ouverte ?

Rien..... les yeux restaient fixes, sans épouvante, toutefois, presque pensifs ; puis au bout d'une seconde la paupière droite s'abaissa lentement, se releva et resta fixe. La Pommerais était mort. Velpeau déposa avec respect la tête du condamné dans le panier d'osier du bourreau, salua profondément et partit. De grosses larmes roulaient dans ses yeux, la justice des hommes était satisfaite et la science comptait un héros de plus.

(Fin.)

## LE TOUT MONTRÉAL

C'est avec plaisir que nous publions dans les colonnes de ce numéro la charmante poésie *Ma fillette*, due à la plume élégante de M. H. Beaugrand. Comment nous la sommes-nous procurée ? c'est un mystère. *Le Journal du Dimanche* voit tout, sait tout et a des amis assez influents pour obtenir tout ce qu'il veut. Si nous avons commis une indiscrétion, l'auteur nous excusera ; nos lecteurs, du reste, plaideront pour nous.

Faire le bien en s'amusant c'est plaisir doublé. Le spectacle-concert donné jeudi soir à la Salle Nordheimer, au profit des orphelines de la Providence, en est une preuve certaine. Belle salle, programme des mieux fournis et des mieux exécutés. Les amateurs qui se sont dévoués ont pleinement réussi et les applaudissements du public ne leur ont pas fait défaut. Les parties vocales et instrumentales ont été traitées en maître ; quant aux comédies, il faut les avoir vues et entendues pour les juger et rendre justice aux interprètes. La recette a dû être excellente et les orphelines ont eu là une bonne soirée. Elles doivent des remerciements à la personne charitable qui a pris leurs intérêts

avec tant d'amour et de charité ! Nous ne souleverons pas l'incognito dans lequel cette personne désire rester, mais rien ne nous empêche de lui rendre les hommages qu'elle mérite pour le bien qu'elle a fait avec une modestie si louable.

Charmante soirée, mardi, chez Madame L. W. Sicotte ; on a bien dansé, on s'est bien amusé et on s'est quitté aussi tard que possible. Vrai bouquet de jeunes filles, gaies, charmantes, spirituelles !

Une grande soirée sera donnée dans une des résidences les plus hospitalières de Montréal. Les invitations seront lancées sous peu.

Les bans seront bientôt publiés. Mais notre indiscrétion ne peut réellement aller au-delà de cette phrase. Cherchez dans le grand monde.

Beaucoup de nos lecteurs possédant des billets de la *Loterie des Arts Décoratifs*, de Paris, nous croyons leur faire plaisir en donnant la liste des numéros gagnants du premier tirage :

Lot de 100,000 fr., No 6.729.011.

Lot de 25,000 fr., No 6.023.405.

Deux lots de 10,000 fr., Nos 8.015.959—8.054.941.

Un lot de 5,000 fr., No 839.341.

40 lots de 1,000 fr., les numéros suivants :

20.707	149 311	798.808	957.295
1.079.023	1.119.072	1.185.291	1.298.858
1.580.759	1.798.511	1.885.843	1.908.547
1.933.955	2.070.655	2.322.182	2.333.151
2.427.801	2.514.797	3.015.309	3.254.219
3.285.412	3.768.899	4.621.356	4.841.606
4.921.623	5.938.210	6.166.948	6.297.772
6.440.551	6.893.606	7.321.821	7.382.235
7.517.823	7.801.544	8.035.454	8.128.432
8.498.642	8.623.678	8.671.864	8.948.914

20 lots de 500 fr., les numéros suivants :

295.652	394.504	696.490	902.766
1.221.622	1.847.305	2.269.954	2.680.522
3.642.354	4.389.485	5.452.393	5.455.930
5.609.158	6.382.301	6.505.202	6.750.752
6.780.173	6.811.864	7.567.003	8.358.902

Les numéros gagnants sont remboursables, à partir du 21 janvier, au Palais de l'Industrie, à Paris, tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 heures à 4 heures de l'après-midi.

Une recommandation importante en terminant :

Que l'on se trouve ou non au nombre des gagnants, il faut se garder de détruire les billets que l'on possède, ces mêmes billets, y compris ceux qui sont sortis au tirage d'hier devant participer aux chances du tirage définitif, qui aura lieu dans le cours de l'été prochain.

Le lot de 100,000 francs a été gagné par Melle Joséphine Daire, servante à Montargis, Loiret, France.

## MODES DU JOUR

La femme vraiment élégante n'est pas uniquement celle qui dénote un goût sûr dans sa mise et dont le costume présente à l'œil un ensemble harmonieux de couleurs et de formes. La véritable élégance s'étend à toutes les parties de la toilette, aussi bien aux objets extérieurs qu'à ceux qui restent cachés. La lingerie est, pour celles qui comprennent vraiment la signification de ce mot, le point principal auquel s'attachent leurs soins et leur attention.

Mais il est un écueil que je veux signaler à mes lectrices et dans lequel tombent beaucoup de femmes. On fait aujourd'hui des objets d'apparences très élégantes, et qui sont, en somme, d'un goût plus que douteux. On garnit des tissus de coton, étoffe sans valeur, sans solidité aucune avec des flots d'imitations vulgaires, et l'on croit posséder un trousseau merveilleux. Le faux luxe, en lingerie, peut être comparé au faux luxe des bijoux, dont le strass et les perles soufflées font tous les frais. Ne vaut-il pas mieux cent fois n'avoir jamais sur soi aucun diamant que d'étaler des morceaux de cristal taillé, dont la minime valeur est due à la monture.

Je préfère mille fois la lingerie simple, mais bien faite, en toile, bien simplement festonnée ou ornée d'une petite dentelle, à tous ces chiffons dont ne voudrait à aucun prix la femme de sens.

Je n'aime pas, d'ailleurs, les chemises trop garnies, même lorsqu'il s'agit de composer un trousseau très luxueux. La forme la plus adoptée est la chemise, diminuée suffisamment dans le haut pour n'avoir besoin ni de plis, ni de fronces, montée sans poignet. Le poignet n'existe plus. On fait généralement le tour des épaules en cœur par devant; les manches ont totalement disparu. Elles existent à l'état d'épaulettes, formées par la garniture, où figurent généralement un entredeux dans lequel passe un ruban.

Les chemises fines en toile ou en baptiste ont surtout pour ornement des dentelles vraies ou fausses. Personnellement, je préfère une dentelle ordinaire et suffisamment solide, en fil, comme la guipure torchon, le point de Paris, la dentelle russe, à la plus fine imitation.

Il faut toujours avoir un certain nombre de chemises ordinaires en toile, seulement festonnées ou brodées dans le haut. Celles-là n'ont pas d'entredeux ni de rubans; on passe un lacet mince dans une fausse coulisse posée autour des épaules. On porte beaucoup moins de chemises de surah. On a reconnu que ce n'était ni pratique, ni sain. La baptiste et la toile sont seules employées aujourd'hui. Quelques personnes préfèrent les tissus de coton à la toile; on fait à cet effet des percales sans apprêt et des baptistes de coton qui sont d'un usage agréable, mais qui n'ont pas la même élégance ni la même solidité que les tissus en fil.

Les pantalons se portent très courts. Ils sont, le plus souvent, larges dans le bas et serrés à volonté par un ruban qui passe dans une coulisse formée par un entredeux. Pour les pantalons plus simples, ornés d'une dentelle torchon ou d'une bande brodée ou festonnée, on emploie simplement un ruban de fil. Le pantalon de flanelle est recommandé pour toute la saison d'hiver. On les fait en blanc ou en couleur claire, et on les garnit de hautes dentelles torchon ou de dentelles russes.

Le jupon n'occupe aujourd'hui qu'une place secondaire dans la lingerie. Le jupons à falbalas n'ont plus de raison d'être; d'abord, parce que l'on ne porte de robes à traîne qu'en grande toilette du soir, et que, d'ailleurs, les formes de robes actuelles exigent que tout le *juponage* soit adhérent à la jupe, combiné et fixé par la couturière elle-même, de telle sorte qu'en revêtant la robe, on met en même temps tout le dessous de cette robe.

Le seul jupon qui ait cours actuellement, c'est le petit jupon en tissu de laine ou même en soie, court et étroit, ramené en arrière par une coulisse, et garni de volants avec dentelles ou simplement de dentelles.

Toute femme qui s'habille avec goût doit avoir au moins deux de ces jupons: un jupon noir pour les

toilettes sombres, les toilettes noires, et un autre, au moins, en teinte très claire pour les toilettes du soir. Les élégantes ont un jupon semblable avec chaque robe, et elles le font accompagner du cache-corset fait en même tissu également orné de dentelle.

Quelques personnes portent le jupon de soie ouaté et piqué; d'autres, moins frileuses, se contentent de le doubler en satinette ou en lustrine de soie. Il faut faire la ceinture ronde, prenant bien les contours des hanches de façon à ne pas grossir. J'en ai vu de très jolis et de très bien faits, à des prix très abordables.

J'ai parlé du corset; c'est là un objet tout à fait indispensable, au double point de vue de la propreté et de l'élégance. On ne peut renouveler un corset tous les 15 jours; il faut donc le maintenir dans un état de fraîcheur le plus longtemps possible, et il n'est pas d'autre moyen que de porter toujours un petit corsage décolleté, sans manches. Ce corsage ou cache-corset peut se faire en percale, mais il est plus joli en soie, en surah, en satin merveilleux, seulement, en ce cas, il doit être assorti au jupon. On peut faire soi-même ces cache-corsets et se servir, pour cela, de coupons achetés presque pour rien, même de rognures de robes de bal. Il n'est pas de couturière qui se refuse à donner à sa cliente les pointes de jupe, les morceaux qui tombent lors de la coupe au patron, avec lesquels on peut parfaitement faire de fort mignons corsages, grâce aux coutures multiples qui s'y trouvent.

Le col droit en toile, dit col officier, est toujours porté avec les corsages unis se terminant dans le haut par un poignet. On les porte comme les cols de chemises d'homme, c'est-à-dire fermant sous le menton. Les dentelles posées à plat accompagnent les costumes plus habillés.

## CORRESPONDANCE.

MME J. P., Montréal.—Il est très difficile de créer, en toque de fourrure, vulgairement appelée casque, quelque chose de nouveau. Les formes varient peu et tout le luxe de cette coiffure git dans la beauté et la rareté de la fourrure. Quant aux garnitures elles doivent, pour être acceptables, être des plus originales. J'ai vu, par exemple, ces jours-ci, sur la rue \*\*\*, une toque très simple, mais ayant sur l'un des côtés une mignonne tête de chat, un vrai chat. L'effet était des plus gracieux et des plus coquets; c'était certainement l'œuvre d'une modiste parisienne, tout l'indiquait. Je suis sûre que cette garniture fera fureur; elle est assez jolie pour cela. Malheureusement elle aura le sort de toutes les nouveautés. Vulgarisée, elle deviendra affreuse; une chose qui n'a pour elle que son originalité demande à être bien portée et celle-là l'était.

Madame F.-X. H., Québec.—Vous me demandez, Madame, ce que l'on désigne par un petit salon et si cette pièce n'est autre que le boudoir. De plus, vous voulez bien me demander mes conseils pour la création d'un tel appartement; vos loisirs et les longues soirées d'hiver vous permettant de vous occuper vous-même des détails de cette installation.

Tout d'abord, le petit salon n'est pas le boudoir, mais le lieu de réunion de la famille. C'est là que les parents peuvent lire, travailler, les amis jouer, les enfants regarder les images; c'est donc là que tout doit être à la fois simple, commode, sans exclure ce luxe relatif que l'on trouve dans les maisons où les femmes et les jeunes filles emploient leurs loisirs à l'embellissement de la demeure.

Donc, le petit salon rêvé sera aussi bien éclairé que possible; le parquet recouvert d'un confortable tapis; les murs revêtus d'une étoffe peu coûteuse,

andrinople, bourrette ou, mieux, de la serge; ce dernier tissu en bleu ancien.

A la fenêtre, ou aux fenêtres, des rideaux se composant d'un demi lé d'étoffe: cretone, ou reps uni, vieux rouge très foncé, ou toute autre étoffe peu voyante. Cette partie qui se pose étroite et sans plis, pourra être ornée de galons anciens rebrodés ou bien de broderie de laine appliquée. Un grand rideau en serge bleue, drapé à l'italienne, garnira l'autre côté de la fenêtre en rappelant la tenture.

Les portières, si l'on peut en mettre, devront pour les parties battantes, prendre la même forme que les tentures des fenêtres, et pour les portes sous tenture on à un battant, être seulement en serge doublée de bourrette vieux rouge. Elles se relèvent à l'aide d'un crochet et d'une corde à nœud. Ce mode de relevage laisse apercevoir la doublure qui peut être ornée d'un léger motif de broderie rappelant celle des rideaux.

Dans un autre angle, le piano, placé de façon que le clavier soit commodément éclairé pendant le jour. Pour le soir, il faudrait faire poser aussi dans l'angle, un bras supportant un petit lustre, ou à défaut une lampe.

Le piano sera couvert, s'il est droit, d'un voile et d'une autre étoffe drapée en haut et sur un côté. Cette draperie toute de fantaisie, ne peut être indiquée que d'une façon générale.

Les meubles utiles dans cette pièce sont une grande bibliothèque remplie de livres à l'usage de tous et une petite bibliothèque tournante garnie de ces volumes intéressants que l'on aime à trouver sous sa main. Cette dernière aura sa place près des fauteuils du foyer.

Un portefeuille de gravures posé non loin de la fenêtre sur un chevalet spécial, offrira aussi aux amateurs une agréable distraction.

Le milieu serait occupé par une table assez grande pour recevoir des albums, des journaux illustrés et servir le soir de centre de réunion.

Un joli bureau garni des objets nécessaires à la correspondance, et d'un élégant buvard, complètera avec une étagère et la table à jeu des grands parents, la série des meubles principaux.

Les sièges pourront être variés à l'infini. Près de la cheminée, des fauteuils très confortables, des chaises dites chauffenses, deux fauteuils un peu haut de forme, très commodes, près d'une table; enfin, diverses choses de fantaisie et notamment un tabouret à X, pouvant au besoin tenir lieu d'un tabouret de piano.

Sur la cheminée, recouverte d'un lambrequin en étoffe pareille aux rideaux, une statuette, deux lampes et deux cornes à fleurs, ou bien, au centre, une jardinière garnie de fleurs ou plantes naturelles et deux flambeaux remplaçant les cornets.

Au mur les portraits de famille; à défaut, quelques bonnes gravures élégamment encadrées.

Le métier à broder et la table à ouvrage de la maîtresse de la maison ont leur place désignée dans les embrasures des fenêtres. On pourra organiser un coin destiné au travail en y plaçant à propos un grand paravent brodé.

Ce salon peut être rendu aussi élégant que possible par le choix des étoffes et des meubles. Il sera toujours confortable si on sait y distribuer tous les accessoires que comporte le goût moderne, des coussins et des têtes en étoffes diversement brodées, des petits tapis dont l'usage est si répandu, des chevetes drapés supportant des miniatures artistement encadrées, enfin tous ces objets qui souvent sortis des mains de la maîtresse de la maison, donnent à l'ameublement son véritable cachet artistique.

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

## LE SECRET DE ROCH

## VII

## L'IMMOLATION.

(Suite.)

—Par où êtes-vous entré ?  
 —Par la fenêtre...  
 —Par la fenêtre ? répéta Gaspard en ricanant. Le fils qui respecte ses parents entre par la porte comme un honnête homme, et non par la fenêtre comme un voleur. Le fils qui aime sa mère recueille son dernier soupir. Le fils ingrat et maudit abrège les jours de ses parents et rend leur dernière heure plus cruelle.  
 —Mon père ! murmura Diégo, comme s'il eût voulu se justifier.  
 —Silence ! s'écria Gaspard en frappant du pied.  
 Diégo avait reculé.  
 —C'est bien, mon père, dit-il froidement. Je me tairai, puisque vous l'ordonnez.  
 Puis jetant un regard sur le cadavre d'Angèle.  
 —Ma mère, murmura-t-il, ma pauvre mère, toi seule me comprenais !  
 Gaspard avait étendu le bras vers la fenêtre.  
 —Je veux être seul, commanda-t-il.  
 Diégo s'était précipité sur sa mère, comme pour chercher auprès d'elle un dernier refuge, ses lèvres rencontrèrent le visage glacé de la morte. La situation lui apparut alors dans toute l'horreur de l'abandon qui lui était réservé. Il se domina néanmoins. Et, reprenant tout son sang-froid, il marcha vers la fenêtre.  
 —Mon père, dit-il, vous m'éloignez de vous parce que vous me haïssez. C'est bien. Adieu ! à jamais !  
 Puis, sans ajouter une parole, il s'élança dans la cour. Gaspard fit un mouvement pour le retenir. La ténacité de son caractère l'emporta. Ce fils, qu'il n'avait jamais aimé, qu'était-il pour lui, sinon un étranger ?  
 Mais quand il se vit seul dans la chambre mortuaire, devant le cadavre de celle à qui il avait donné son nom, en qui il avait mis tout son bonheur, et qui était là maintenant perdue sans retour pour lui, pour tous ceux qui l'avaient aimée, il sentit comme un étouffement ; il crut que sa poitrine allait se briser. Tout à coup il leva les bras au ciel avec désespoir.  
 —Morte ! dit-il d'une voix sourde. Angèle, tu ne m'aimais point ! Tu te cachais de moi ; ta froideur, ton silence m'ont exaspéré ! Tu m'as tué comme ton frère a tué mon père, comme ton fils t'a tuée toi-même ! Mon Dieu ! Qu'ai-je fait pour mériter tout cela ?  
 Un long gémissement succéda à cette exclamation, Gaspard était à genoux et pleurait.

## VIII

## AMOUR ET AMITIÉ

Diégo était tombé sur la neige. Il eut un moment d'étourdissement, mais il se leva presque aussitôt, et traversant la cour, il sortit de la ferme pour se diriger vers un bouquet d'ormes qui se trouvait à une centaine de pas

du mur. Arrivé là, il s'arrêta comme pour reprendre ses sens après l'ébranlement moral qu'il venait d'éprouver. Puis, regardant attentivement autour de lui, il porta deux doigts à sa bouche et donna un coup de sifflet.

Un homme sortit du massif d'arbres. Il était enveloppé dans un manteau et tenait à la main une carabine.

—Diégo ! dit-il en s'approchant.

—Rafaël ! avait murmuré presque en même temps le fils d'Angèle !

L'homme à la carabine paraissait du même âge que Diégo.

—Eh bien ? interrogea-t-il avec anxiété.

—Ma mère est morte, répondit sourdement Diégo en retenant ses sanglots.

—Morte ?

—Hélas ! oui.

Il y eut un silence.

—Que vas-tu faire maintenant ? demanda Rafaël.

—Que sais-je ? M'enrôler, me brûler la cervelle, me jeter dans la Tormès, tout m'est égal : ne suis-je pas seul au monde désormais ?

—Et ton père ?

—Mon père ? répéta le jeune homme avec un accent de douleur et d'amertume. Mon père ? Tu as raison... Mais que puis-je attendre de lui ? Ne m'a-t-il point renié, maudit depuis ma naissance ? Suis-je pour lui un fils ? Ah !...

—Voyons, ne t'afflige point ainsi, dit Rafaël avec bonté. Viens au moulin, ma mère t'aime autant que si tu étais mon frère ; moi-même ne t'ai-je pas donné ce nom ? Mon père n'a-t-il point pour toi la plus vive affection ?

—Merci, Rafaël ; oui, vous êtes tous bons et dévoués. Mais ma résolution est prise. L'air de ce village m'étouffe. D'ailleurs, ceux qui me tendaient la main ne s'éloigneront-ils pas de moi pour ne pas déplaire à mon père ? Pourquoi resterais-je ici plus longtemps ? Qu'y ferais-je ? La mort de ma mère a éteint dans mon âme ma dernière espérance. J'aurais été peut-être tendre et affectueux comme elle. Aujourd'hui mon cœur est de bronze. Il y a une heure, si j'eusse trouvé ma mère vivante, pour elle je me serais humilié sous l'orgueil de mon père. Maintenant il est trop tard. Je ne supporterais plus ni son regard écrasant, ni ses menaces. Qui sait ce qui arriverait si je le rencontrais encore ? Je veux donc m'en aller, non pour le fuir, mais parce que je me sens capable de tout, même d'un crime. Écoute-moi. La guerre civile désole l'Espagne ; dans l'armée libérale comme dans la faction il y a place pour les désespérés.

Et ramassant la carabine que Rafaël avait déposée au pied d'un arbre :

—Adieu, Rafaël, dit-il en se disposant à partir.

Rafaël s'était jeté au-devant de lui et l'avait saisi par le bras :

—Où vas-tu ? dit-il avec anxiété.

—M'engager sous les drapeaux de don Carlos, reparti Diégo d'un ton assuré.

—Alors tu repousses mon offre, tu ne crois pas à notre amitié, tu n'es pas mon frère, tu n'es pas l'enfant de notre famille ?

Diégo, ne répondit pas. Rafaël reprit avec plus de force :

—Non, Diégo, cela ne se peut point. Nous abandonner ? Et pourquoi ? Y réfléchis-tu ? Pour chercher la mort dans une guerre fratricide !

Rafaël avait appuyé ses deux mains sur les épaules de son ami et le regardait fixement avec pitié :

—Diégo, continua-t-il avec douceur, as-tu oublié que nous sommes nés presque le même

jour, que nous avons été élevés ensemble, que nous avons grandi l'un à côté de l'autre, sans jamais nous séparer, que nous avons fait les mêmes études, que par l'éducation, par le cœur, par l'intelligence, nous sommes frères ? T'en aller, toi ? T'engager, te faire tuer ? Est-ce pour cela que ta pauvre mère a souffert le martyre depuis bientôt vingt ans que tu es né ? Ton malheur ne me rend-il pas aussi malheureux que toi-même ? Suis-je aussi désespéré que toi ? Non, je suis plus calme, je vois l'avenir sous des couleurs moins sombres. Mais je te pardonne ; aujourd'hui la douleur t'égare. Écoute, suis mon conseil. Reviens avec moi au moulin. Si demain, quand le sommeil aura réparé tes forces brisées, quand tu pourras juger ta situation plus froidement, tu persistes encore dans ton dessein, eh bien, alors, je ne m'y opposerai plus, tu partiras.

Diégo restait muet, la tête baissée.

—Je ne puis, dit-il enfin avec un profond soupir. Ma résolution est irrévocable.

—Et si Marie te disait de rester ?

—Marie ! cria Diégo d'une voix étranglée.

Rafaël n'ignorait aucun des secrets de son ami. Il connaissait son caractère entier, son opiniâtreté que rien ne pouvait vaincre, mais il savait aussi que cet orgueil, cette obstination ne résistaient point à un sourire, à une larme, à un caprice de la jeune fille dont il venait de prononcer le nom. Il était certain que l'évocation de ce nom aurait sur Diégo l'irrésistible puissance d'un philtre.

—Marie ! répéta le jeune homme en se parlant à lui-même, et tandis qu'il passait sa main sur ses yeux comme s'il eût fait un songe, Marie ! Il ne me reste qu'elle... Allons, dit-il en prenant le bras de Rafaël.

—Où ?

—La voir ! Lui parler avant de partir ! s'écria Diégo avec exaltation.

Rafaël le retint encore :

—Tu oublies que ton amour pour Marie est un secret qui n'est connu que de nous et de Dieu. À cette heure, au milieu de la nuit, comment veux-tu voir Marie, lui parler sans éveiller les soupçons de son oncle, l'abbé Juan... Calme-toi, attends à demain...

—Non, demain il sera trop tard. N'essaie pas de m'arrêter, Rafaël, le calme, la réflexion me sont impossibles. Je veux partir, je veux la voir.

—Tête de fer ! s'exclama Rafaël avec impatience. Et tu te plains de l'obstination de ton père : Va, fais ce que tu voudras !

Diégo s'était arrêté, envahi par une intolérable torture.

(A continuer.)

## RENSEIGNEMENTS UTILES

Par ce temps de carnaval, de soirées, etc., nos lectrices feront bien de visiter, pour leurs achats, les magasins de MM. H. Beaudry & Cie., 278, rue Notre-Dame. Elles y trouveront des articles de toute fantaisie, d'une élégance parfaite et introuvables dans d'autres magasins. De plus, les prix actuels de MM. H. Beaudry & Cie. sont de beaucoup au-dessous des prix coûtants, cette maison liquidant ses marchandises à tout prix.

Un bon parfum est un présent des dieux. Nous n'en connaissons pas de meilleurs que les parfums "quadruple concentré" de Laviollette et Nelson, 209, rue Notre-Dame, Montréal. D'autant meilleurs que le prix en est des plus modiques.